

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Passage

Monique Proulx



Volume 1, Number 2, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Proulx, M. (1985). Le Passage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 51–60.

Monique Proulx

Le Passage

Voici donc ce qu'était sa chambre, une fois débarrassée des ornements qui en maquillaient la vraie nature : une misérable tau-pinière, un abri antédiluvien tout juste bon à parquer des volatiles. Et encore. Tout était fatalement laid, le tapis rêche sur lequel des colonies de mites affamées semblaient s'être abattues, le rose fadasse des murs, les meubles en pin d'une insignifiante simplicité, et le store, ô horreur !, fait de lattes de papier glacé qu'on aurait dit trempées dans le sang — qu'elle avait pourtant choisi elle-même, des siècles auparavant. Trois mois, en fait. L'inimaginable, c'était de penser qu'elle avait vécu des années dans cet endroit sinistre, ankylosée, il faut croire, dans une sorte de béate stupidité. Mais c'était fini, maintenant. Plus jamais elle ne dormirait seule sur un futon étroit comme un grabat de gynécologue, plus jamais elle n'apercevrait par la fenêtre le catalpa chétif que son père s'entêtait à faire survivre à coups d'hormones chimiques et dont il consolidait les maigrelettes ramures avec des bas de nylon, ce qui était du plus ravissant effet.

Gaby s'assit par terre et extirpa son journal de dessous le tapis. C'était finalement, après plusieurs tentatives infructueuses, la seule cachette qui avait déjoué la sollicitude encombrante de sa mère. Elle ouvrit le petit cahier noir au hasard : « 21 novembre 1980. Pierre Valiquette ne m'a pas regardée aujourd'hui au cours de bio. Je suis trop grosse. La vie est laide. Trouver ce soir un moyen de me suicider avec beaucoup de sang. » Enfantillages, que cela. Elle tourna quelques pages ; voilà qui était plus amusant : « Le directeur m'a fait venir dans son bureau, a barré la porte, a descendu ses

culottes, et m'a fait faire des choses que je ne peux même pas te confier ici, cher Journal. » Il ne s'agissait évidemment là que d'un stratagème destiné à confondre l'indiscrétion de sa mère, le pauvre directeur de la polyvalente, ascétique et timide, ne s'enhardissant à regarder les filles qu'au-dessus de la tête, comme pour y déceler leur auréole de sainteté. Le stratagème avait d'ailleurs réussi au-delà de toute espérance. Gaby revoyait la scène avec délectation, ses parents aux abois, anéantis par le stupre et la perversion qui menaçaient leur fille unique, et contraints bientôt de reconnaître qu'ils violaient régulièrement son intimité en fouinant dans son journal.

Gaby frotta une allumette, l'approcha du cahier d'abord avec circonspection, puis d'un geste ferme et théâtral. Là où elle allait, il n'y avait plus place pour des radotages d'écolières, il fallait brûler ces morceaux ternes d'un passé qui s'effiloçait déjà à vive allure, loin derrière elle. Et tant qu'à faire, elle joignit à l'autodafé le poster de Michael Jackson qui surplombait son lit depuis deux ans.

— Ça sent le feu, Gabrielle, gémit sa mère, de l'autre côté de la porte.

Ils faisaient mine, tous les deux, de s'activer dans la cuisine, elle, bien sûr, le nez immergé dans des casseroles d'où s'exhalait une odeur fade et familière — foie et poireaux, nota Gaby avec commisération —, lui, terrassé par une attaque de propreté aussi subite que suspecte, les deux mains occupées à chasser de la nappe des miettes résolument invisibles.

— Bon, annonça Gaby en toussotant.

Son sac de voyage était lourd, elle le posa près d'elle le temps qu'ils disent quelque chose, Au revoir ou Salope ou Mais qu'est-ce qu'on-t'a-fait-pour-l'amour-du-bon-Dieu, nombre de scénarios étaient envisageables, il suffisait de rester calme. Par la fenêtre, elle pouvait apercevoir la vieille Renault stationnée tout de guingois contre le trottoir, et le bras mince de David, échoué négligemment sur le volant, immobile comme une chose.

— Tu ne vas pas manger un peu, au moins ? hasarda finalement sa mère, sans la regarder.

— Non, dit Gaby.

— Non MERCI ! corrigea aussitôt son père, la voix mauvaise.

Il n'avait pas cessé, tout ce temps, d'épousseter la nappe avec une énergie féroce — ma parole, se dit Gaby, il va se fouler le poignet, et elle sentit, consternée, qu'un épouvantable fou rire grelotait dans sa gorge. Elle ne les prenait pourtant pas par surprise, ils

avaient assisté, deux jours auparavant, au transbordement de ses vêtements et de ses effets personnels, et tout ce qui pouvait être dit d'âpre et d'inutile avait alors été dit. Ne restait de leur part que cet entêtement puéril à vouloir endiguer le cours normal des choses, à se placer, dérisoirement, sur le chemin fou du torrent qui déferle.

— Et pas de job, grinça son père. Pas l'ombre d'une job en vue.

— Mon Dieu, mon Dieu, soupira sa mère. Avez-vous le chauffage, toujours, à l'appartement ?

— Un p'tit Cegep tout nu tout sec. Et ça se pense plus fine que les autres.

— Avez-vous un réfrigérateur ? Avez-vous au moins quelque chose à manger ?

— Je vois ça d'ici : des partys, de la foire, pis du chômage. Y a des millions de chômeurs qui ont des diplômes épais comme ça, pis toi, pauvre innocente...

Gaby attendait sans impatience, le regard chevillé au bras de David qui reposait toujours sur le volant, apaisant comme une montagne. Ils se montraient même incapables, ultimement, de dire les choses importantes, celles qu'elle devinait, pourtant, tassées malingrement derrière le sec de leurs gestes, Gabrielle-on-t'aime-on-va-s'ennuyer-de-toi, ils s'enfermaient dans cet orgueil ratatiné qui avait été leur marque de commerce, oh qu'elle ne serait jamais comme eux.

— Même pas majeure, te rends-tu compte, je pourrais t'empêcher, t'obliger, te forcer à...

— Quoi donc, papa ? dit calmement Gaby.

Elle le regardait dans les yeux comme elle savait regarder les gens, ni défi, ni arrogance, une façon nette de déclarer « je suis moi, c'est à moi que tu parles », et son père acheva sa phrase dans un grommellement indistinct. La vérité, c'est qu'elle se savait depuis toujours plus forte qu'eux, et plus brillante, et qu'ils le savaient aussi, ce qui était la limite du tolérable. Son père s'en fut dans le salon sans ajouter un mot. Sa mère continua un instant de malmener dans la casserole les poireaux qui s'acheminaient irrésistiblement vers la liquéfaction ; lorsque Gaby s'approcha pour l'embrasser, elle ne lui tendit qu'une moitié de joue parcimonieuse, raidie par la tension.

Dehors, la liberté avait la couleur de la fin d'après-midi et l'odeur pelucheuse des bancs de la vieille Renault. David saisit le

sac de Gaby avec un rutilant sourire.

— Et puis ? s'enquit-il.

— Rien. Allons-nous-en.

Elle vit sa mère, les épaules un peu voûtées, qui se collait à la fenêtre, qui lui faisait, de la main, un geste gauche, un salut de petite fille. L'idée que ses parents étaient vieux et qu'ils allaient mourir, un jour, lui apparut tout à coup avec une insupportable netteté. Elle se pencha à son tour par la portière, pour crier quelque chose, pour étendre la main, mais sa mère avait disparu.



David avait eu beau repeindre le petit 4 1/2 en un blanc d'une virginale pureté, il n'était pas parvenu à faire oublier qu'il s'agissait d'un sous-sol, sombre comme le trou d'un troglodyte. Un individu né et abandonné là par inadvertance aurait pu ignorer toute sa vie qu'il vivait sur une planète éclairée, et fertile par surcroît. Gaby, cependant, promenait dans l'appartement le regard triomphant d'une propriétaire terrienne. Tout cela était à elle, ce terrain intact sur lequel elle creuserait ses propres marques, comme un chat, imprimerait son odeur — et celle de David, bien sûr, quoiqu'elle voyait déjà en David une sorte de ramification harmonieuse d'elle-même. Il faudrait abattre cette cloison-ci qui rompait avec décidément trop de brusquerie la circularité du salon, suspendre, pour l'atmosphère, des philodendrons et des gueules-de-loups sous quelques lampes infra-rouges qui leur tiendraient lieu de soleil, disséminer des foyers de lumières douces aux angles névralgiques des pièces, acheter des poissons exotiques aux noms imprononçables qui bouffent de la viande crue, elle en avait vus au magasin d'animaux du coin et ils étaient de toute beauté. David l'écoutait parler, opinait calmement de la tête, avec aux lèvres ce demi-sourire de sphinx qui avait séduit Gaby, la première fois, et qui continuait d'émouvoir en elle tout un faisceau de glauques langueurs. Il était doux, viscéralement, comme d'autres sont ambitieux ou végétariens. Il avait six ans de plus que Gaby, pas un sou en poche, et concentrait la majeure partie de son intelligence acharnée sur des études en sciences politiques qui le mèneraient vraisemblablement tout droit aux subsides faméliques du Bien-Être social, mais il faut bien essayer de croire en quelque chose.

Comme ils poussaient l'investigation critique jusqu'à la chambre, Gaby, talonnée par la chaleur de David, se retourna brusquement vers lui et, ronronnante, l'attira sur le lit. Pourquoi ne lui avait-on jamais parlé de ce fabuleux délire des sens, du plaisir majuscule que prodigue le corps, belle bête de course, enfin abandonné à lui-même ? Au nom de quelle hypocrite vertu taisait-on cette chose prodigieuse ? Et tandis qu'ils s'entremêlaient, sans fin, s'enchevêtraient l'un dans l'autre, galvanisés par un désir frisant la souffrance, Gaby observa son reflet dans l'étain de la lampe : tête sauvage et noire de corsaire, avec, au front, cette mèche rose provocante qu'elle avait conservée au-delà de la mode punk ; mais surtout, une expression dans le visage qu'elle ne se connaissait pas, rageuse à force d'être passionnée.

David alluma la chandelle. La table était bancale, taillée dans un contreplaqué raboteux, la nappe de dentelle tavelée de morsures de mites, et les fleurs que David avait achetées le matin pendouillaient misérablement hors de leur vase, puisqu'il avait oublié d'y mettre de l'eau. Ce fut un beau repas.

— Commençons par le dessert, proposa Gaby.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne se fait pas.

Ça se fit. Ils mangèrent les trois quarts d'une tarte au sucre arrosée d'un mousseux qui goûtait la térébenthine et puis, suspendus entre la nausée et le fou rire extatique, ils laissèrent brûler la chandelle en se tenant les mains. Mon amour, mon amour de ma vie, disait Gaby, et David, qui n'était pas porté sur les déclarations, se contentait de sourire, lui broyait les phalanges, et une petite voix intérieure, un élanement de lucidité, susurrail en même temps à Gaby qu'il y en aurait d'autres, plein d'autres qui l'aimeraient comme lui, d'autres étapes, et d'autres hommes, et tout ce voyage effrayamment long à venir.

— T'as l'air triste, tout à coup.

— Mais non.

En général, Gaby n'aimait pas la nuit, qui le lui rendait bien. Alors que le reste de l'humanité semblait mettre la nuit à profit pour dormir, rêver, copuler ou récupérer, Gaby, les yeux grands ouverts, disséquait sans fin les contrariétés et les euphories de la journée passée, s'inventait des tirades fracassantes et des attitudes d'une démoniaque sagacité, réglait le sort du monde et de quelques individus en particulier, gigotait dans son lit en maudissant l'aube

qui n'arrivait pas, bref, insomniait dru et ferme. Cette nuit-ci, cependant, ne pouvait être semblable aux autres, puisque Gaby franchissait définitivement le cap du célibat fade et terne, elle avait, ô merveille, son amant licitement pressé contre son flanc tiède et qui dormait déjà, le bienheureux, dans un ronflement léger de baryton. David avait passé son bras sous sa nuque à elle ; leurs deux chaleurs se confondaient et se multipliaient : ce devait être ça, le bonheur, ou tout au moins, le sommeil. Gaby l'observa un moment, du coin de l'œil parce qu'elle était à demi immobilisée par son étreinte. Il l'aimait, certes, mais ne pouvait-il pas l'aimer d'un peu plus loin — oh, rien d'excessif, cinq ou six centimètres feraient l'affaire — ? C'est que l'air, mine de rien, commençait à se raréfier, dans cette position de rubans adhésifs, sans compter les picotements féroces qui envahissaient son pied droit — un pied ankylosé pouvait-il attraper la gangrène, à la longue ? Gaby déplaça le bras anguleux de David et entreprit, sournoisement, de ramper vers la gauche. David la suivit aussitôt, comme magnétisé par un aimant, et Gaby se retrouva acculée à l'extrême bordure du lit, ayant gagné, toutefois, la largeur d'une main entre leurs deux corps torrides. Restait le problème du bras, sous sa nuque. Dans ce bras, il y avait un os, indubitablement. De quel os, au juste, s'agissait-il, pour que l'arête en soit si vive, si douloureusement incisive, et si pauvrement enveloppée de chair ? Humérus ou cubitus ? Gaby ne trancha pas la question, se colmata mélancoliquement la tête avec des oreillers, pour amoindrir les aspérités, et finit par s'endormir à l'aube, après avoir choisi mentalement le lit gigantesque qu'elle achèterait avec la première paye de l'emploi qu'elle ne manquerait pas de se trouver, le lendemain.



Il y en avait bien une quinzaine d'assis, déjà, tellement raides à force d'être nerveux et de ne pas vouloir le montrer qu'ils se confondaient avec leur chaise. Gaby traversa la salle d'attente sous le regard amorphe de tout ce pauvre monde, s'approcha d'un jeunot à lunettes, derrière un bureau, voulut lui poser une question, mais le jeunot lui désigna muettement l'horloge sur le mur avec un air de désapprobation affligée, puis la salle d'attente, avec un sourire de rayonnante cordialité. Gaby comprit du premier coup et, impres-

sionnée par l'efficacité de la communication non-verbale, elle alla se rasseoir parmi les chaises et leurs occupants. La plupart des gens échoués là dans l'espérance que la céleste manne leur tombe dessus sous la forme d'un travail rémunéré étaient plus vieux que Gaby, à deux ou trois exceptions près. Gaby tenta un rapprochement avec la fille assise à côté d'elle, une petite rousse de vingt ans à peine, aux yeux légèrement exorbités, et dont le genou sautillait en cadence avec la respiration. La petite rousse, stupéfaite qu'on lui adresse la parole, lui lança un regard farouche que Gaby interpréta comme une sorte d'avertissement : personne ne parlait, mieux valait donc se taire ; peut-être même était-on puni si on ne semblait pas pétrifié d'angoisse en attendant la sainte convocation. Gaby se le tint pour dit et se perdit à son tour dans la contemplation morose des murs de la pièce. Les employés, pendant ce temps, accoudés sur les demi-cloisons qui séparaient leurs bureaux, échangeaient amicalement des recettes de gâteaux et des commentaires sur les émissions de télé de la veille, dans une atmosphère de franche et guillerette camaraderie que la meute d'indigents englués sur leurs chaises droites ne pouvait qu'envier. Puis il fut huit heures trente, puis huit heures trente-cinq, et les fonctionnaires, précautionneusement, se remirent à fonctionner, et la première et fortunée personne, qui n'était ni Gaby, ni la petite rousse, fut convoquée par un agent de placement.

Deux heures plus tard, Gaby se disait qu'il y avait là maldonne, ou mépris flagrant, on l'avait pourtant convoquée à huit heures quinze précises, et voilà que déjà des foules et des multitudes étaient passées avant elle, et il en arrivait toujours d'autres, sorte d'invasion endémique de sauterelles ; les nécessiteux, décidément, pullulaient dans cette ville. On lui fit savoir, après la pause café, qu'elle était la prochaine sur la liste.

À onze heures quarante-cinq, Gaby, hébétée et morfondue par l'attente, rencontra l'agent qui lui avait été destiné de toute éternité pour s'occuper de son dossier. C'était une femme, qui s'appelait Raymonde Bernatchez-Lizotte : une plaquette de mélamine, destinée sans doute aux incrédules, en témoignait explicitement sur son bureau. Sur ce bureau, il y avait, par ailleurs, la photo d'un bébé qui devait être le sien — même regard bigle —, un calendrier de chats persans, un grand cendrier en forme de chat, un presse-papiers chat en bronze, une couple de fleurs artificielles vraisemblablement faites en poils de chat, et le dossier de Gaby. Raymonde prit le temps de le consulter scrupuleusement, de l'apprendre par

cœur, on aurait dit — il n'avait qu'une maigre page —, avant de s'intéresser à la personne physique de Gaby.

— Vous avez un diplôme d'études collégiales en communications, résuma-t-elle avec une espèce de découragement.

— Oui, dit Gaby.

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-sept ans.

— Quelle sorte d'emploi souhaitez-tu postuler ?

Gaby nota, sans n'en rien laisser paraître, qu'elle venait de chuter d'un cran dans la considération universelle ; ce passage du « vous » au « tu », déchéance implacable, lui était sans doute mérité par son âge : après tout, rien ne prouve encore, mathématiquement, qu'un individu de dix-sept ans, à peine pubère, soit tout à fait humain. Elle réitéra, de sa voix la mieux assise, ce qui était déjà inscrit en toutes lettres dans son dossier, à savoir que toute fonction relevant des relations publiques, de la rédaction, des communications médiatiques, radio-télé-ordinateur, pouvait l'intéresser, et que, par ailleurs, elle était fort douée pour l'organisation en tous genres. Raymonde émit un gloussement, court et définitif.

— Il faut être réaliste, dit-elle.

En termes succincts, cela signifiait que les aspirations professionnelles de Gaby, pour louables qu'elles fussent, présentaient autant d'intérêt et de pertinence que les rêvasseries d'un ver solitaire. Dans quel mégalomane délire était-elle tombée pour imaginer, primo, qu'il existait de par le vaste monde des emplois idylliques tels que ceux qu'elle décrivait, secundo, que, le cas échéant, elle, pauvre avortonne tout juste éclosée du magma cégéprien, elle possédait la compétence voulue pour les occuper ?

— À ta place, conclut fraternellement Raymonde en regardant sa montre, je poursuivrais mes études.

Bien sûr qu'elle les poursuivrait, plus tard, dans un avenir idoine et nébuleux qui ne concernait pas Raymonde Bernatchez-Lizotte, agente en placement et main-d'œuvre diverse et visiblement fière de l'être. Mais, en attendant, était-ce un crime d'avoir envie, quelquefois, d'acheter des huîtres en saison et de connaître, des spectacles payants, autre chose que ce que les journaux en racontaient ?

— Les temps sont durs, bien sûr. Regarde sur le babillard, il y a quelques petites choses, du baby-sitting, un poste de vendeur de souliers, aussi, je crois, mais il y a déjà beaucoup de candidats. On t'appellera, si on a du nouveau.

C'était tout. C'était monstrueusement tout, elle se levait, tendait à Gaby une main inconsistante, la survolait de son regard bígíle, la lâchait dans l'arène, plus vide et plus flouée qu'avant, bonne chance, adieu, va voir ailleurs si j'y suis.

Il n'y avait plus personne, dans la salle d'attente. Gaby éplucha tous les babillards, sans rien espérer, pour toucher le fond de la peur molle qu'elle commençait à sentir ramper dans son ventre. Et si l'univers, clos comme une pomme, ne lui faisait pas de place, jamais, nulle part ? Et si elle n'était qu'une parmi tant d'autres, naïve et née trop tard, condamnée au tarissement irrémédiable de ses dons, à l'anonyme médiocrité ? Elle s'arrêta soudaine sur une annonce brève, intercalée entre deux emplois de chauffeur de camion : **RELATIONNISTE DEMANDÉ(E) POUR PETITE COMPAGNIE CINÉMA**. Bien sûr, on exigeait un baccalauréat et trois années d'expérience ; de plus, l'offre se terminait la veille. Gaby, fataliste, s'apprêta à quitter la pièce. Puis, elle revint sur ses pas, arracha la petite annonce du babillard. Après tout, les vers parviennent fort bien à s'introduire dans les pommes, aussi closes soient-elles.

L'immeuble était bas sur pattes, encrassé par des siècles de poussière historique. Sans qu'on ne lui demande rien, Gaby se faufila jusqu'au dernier étage, où la compagnie de films occupait trois ou quatre locaux chétifs. Une fille, qui disparaissait presque sous les paperasses, lui jeta un regard embrumé.

— Qui s'occupe du nouveau poste de relationniste ? demanda Gaby, sans aménité préalable.

— Jean, grommela distraitement la fille, en bougeant une main vague vers le fond du corridor.

Gaby frappa à peine, entra, referma la porte.

— Je viens pour le poste, fit une voix, au-dedans d'elle, qu'elle ne connaissait pas. C'est moi que vous devez engager.

L'homme se dépla au-dessus de son bureau, froid comme une imprécation.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit-il, mais veuillez sortir immédiatement.



Lorsque David revint de l'université, à la fin de la journée, il trouva le salon plongé dans la pénombre et Gaby, les yeux tranquillement ouverts, qui regardait le plafond. Il s'approcha pour l'embrasser.

— J'ai trouvé un emploi, lui dit Gaby avec un sourire placide. Je commence lundi.

Quoi, que racontait-elle, comment avait-elle fait, et dans une compagnie de cinéma par-dessus le marché, avait-elle prévenu ses parents, fait sonner les trompettes de la victoire, acheté du champagne ? Gaby sortit prendre l'air, pendant que David, délirant de fierté, osait téléphoner à ses parents à elle, de qui il supportait difficilement l'ostracisme.

L'été était tardif, il traînait dans le ciel des nuages plombés qui crevaient à tout moment. Au milieu de la rue, deux petites filles jouaient au ballon en se criant, pour rire, des injures épouvantables. Comme la vie semblait prévisible, tout à coup, un jeu pour sous-doués, parfaitement décodable. Elle n'avait eu, finalement, qu'à perpétuer de vieux gestes, enlever sa chemise et sa jupe avec ce regard très précis, une misérable question de minutes, au fond, quelle importance ; il n'avait pas protesté longtemps. Et tandis que les petites filles, oisillonnes hystériques et fragiles, dévalaient le trottoir devant elle, Gaby sut qu'elle était passée de l'autre côté, pour toujours, parmi les adultes tièdes aux innombrables compromissions.

Née en 1952 et originaire de Québec, Monique Proulx est auteure de textes dramatiques, dont deux furent diffusés aux Beaux Dimanches de Radio-Canada et d'une pièce de théâtre jouée à Québec, *Vie et mort des souris vertes*. Lauréate du Prix Adrienne-Choquette en 1983 pour son recueil de nouvelles *Sans coeur et sans reproche* publié aux éditions Québec/Amérique.